

ricité. En réalité, l'arrivée des Gaulois serait à mettre en rapport avec l'activité de Denys I<sup>er</sup>, tyran de Syracuse qui les aurait engagés. C'est en route vers le sud de l'Italie qu'ils se seraient arrêtés pour saccager Rome (cf. p. 129 sa version des faits). Une analyse approfondie de l'épisode révèle par ailleurs la façon dont le sac d'Athènes en 480 a joué sur la construction historiographique de celui de Rome. Une bonne partie des éléments constitutifs de l'histoire du sac de Rome trouvent leur origine dans la volonté de créer des parallèles avec l'histoire grecque (p. 145 et diagramme récapitulatif de ces parallèles p. 151). Dans ce cadre, la bataille du Crémère sert de point de jonction qui permet d'« emphasis the parallels » (p. 151) et montre l'importance de l'élément *Fabii* dans la reconstruction de cette histoire. L'ouvrage s'achève sur l'histoire de M. Fabius Ambustus et de ses deux filles, et sur leur rôle dans les plébiscites Licinio-Sextiens. L'histoire de Fabia prend place à la suite de celle de Lucrecia ou de Verginia, ces femmes qui ont marqué des tournants de l'histoire de Rome et, là aussi, se retrouve une influence de l'historiographie grecque (p. 157). L'auteur en conclut que tout rapporter, dans ces cas, à Fabius Pictor est exagéré. En réalité, les fondements intellectuels anhistoriques de ce type de constructions historiographiques étaient bien plus répandus et diffus à Rome (p. 160-162). La démonstration d'ensemble est bien menée et convaincante tant dans ses rapprochements que dans la façon dont elle explore les mécanismes de l'historiographie antique. J. Richardson offre aussi un salutaire rappel lorsqu'il explique que ces mécanismes ne changent pas pour les périodes plus récentes de l'histoire romaine. Toutefois, en se focalisant sur les actions similaires et les répétitions, il passe sous silence toutes les variantes – qu'il rapporte par ailleurs – qui montrent que la tradition littéraire ne se construit pas uniquement sur ces répétitions, qu'elle est au contraire aussi le conservatoire de variations souvent très significatives. Plus encore, si ces travaux sont intéressants, ils ne résolvent nullement la question historique de fond : que faire de l'histoire archaïque de Rome ? Que faire, en l'occurrence, de celle des *Fabii* ? Que pouvons-nous savoir de leur histoire réelle ? L'auteur semble focaliser sa critique de l'historiographie antique sur la construction des légendaires gentilices. Est-ce à dire qu'une solution pourrait être le passage par l'événement ? Il est dommage que ce livre réussi ne franchisse pas ce pas, certes risqué puisqu'il mène au domaine de l'hypothèse, mais que je persiste à croire nécessaire.

Thibaud LANFRANCHI

Claudio VACANTI, *Guerra per la Sicilia e guerra della Sicilia. Il ruolo delle città siciliane nel primo conflitto romano-punico*. Naples, Jovene, 2012. 1 vol. 17 x 24 cm, XVI-256 p. (STORIA POLITICA COSTITUZIONALE E MILITARE DEL MONDO ANTICO, 6). Prix : 25 €. ISBN 978-88-243-2165-5.

Dans ce livre – version révisée de sa thèse de doctorat –, Cl. Vacanti reconsidère le premier conflit romano-carthaginois en se plaçant du point de vue sicilien et en tentant de montrer ainsi que l'île fut un acteur majeur du conflit. Organisé en deux parties, le livre est accompagné d'une annexe présentant toutes les sources littéraires (sans traduction mais dans l'ordre de leur utilisation dans le cours de la démonstration) et de quelques cartes très utiles. Différents *indices* complètent le volume. Les deux parties sont d'inégales longueurs, la seconde – but véritable de l'ouvrage faisant

à peu près le double de la première. Cette première partie s'ouvre sur la geste de Pyrrhus en Sicile. C'est l'occasion pour l'auteur de dresser un tableau de l'expédition du roi d'Épire mais aussi de la situation sicilienne entre la mort d'Agathocle et l'éclatement de la première guerre punique. C'est surtout l'occasion pour lui, au travers du cas Pyrrhus, d'introduire son analyse du succès romain en Sicile. Deux raisons sont ainsi mises en avant pour expliquer l'échec de Pyrrhus : l'absence d'une flotte capable de concurrencer celle de Carthage et son incapacité à maintenir le consensus des cités siciliennes en sa faveur. Ce consensus en sa faveur tenait, quant à lui, à son ascendance et à la situation politique tourmentée de l'île qui pouvait faire croire qu'un commandant extérieur serait à même de résoudre bien des conflits. Ces deux aspects essentiels furent aussi au cœur des rapports romano-siciliens. Dès 263, en effet, une partie de l'île se rallia à Rome et lui demeura fidèle. D'autres cités suivirent ensuite, durant la guerre. L'auteur fonde son analyse de ce choix sur le concept de suasion, emprunté à E. Luttwak. C'est d'abord la capacité de suasion de Rome qui permit ce succès, capacité qui reposait à la fois sur la valeur militaire reconnue des Romains et sur leur volonté affichée et visible de conduire la guerre jusqu'à son terme. Mais cela ne suffisait pas et s'y ajouta le *soft power* romain qui fait l'objet d'une assez longue présentation. Ce *soft power* romain reposait sur le thème de la *συγγένεια*, et sur la *fides* (à laquelle l'auteur accorde une place de premier plan). Si les analyses de cette première partie ne sont pas toutes également convaincantes, l'usage de ces notions empruntées à la réflexion géopolitique contemporaine (et notamment à J. Nye) a toutefois le mérite de permettre un regard neuf sur ces questions et la lecture en demeure stimulante. Elle permet en particulier de considérer les cités siciliennes comme des acteurs à part entière d'un jeu diplomatique et militaire souvent perçu sous le seul angle romano-carthaginois. La deuxième partie de l'ouvrage se concentre alors sur le rôle de ces mêmes cités siciliennes durant cette guerre et sur leur participation à l'effort de guerre romain. C'est là que se trouvent les apports majeurs du livre, dans la mise en évidence de l'importance qu'eut cette collaboration sicilienne pour la victoire romaine. Pour Cl. Vacanti, ce basculement de la Sicile, et de Hiéron en particulier, fut le tournant de la guerre. À partir de ce moment, les armées romaines purent circuler dans un territoire qui, dans sa grande majorité, ne leur était plus hostile, et bénéficier de son soutien. Le premier signe tangible de ce soutien se manifesta dans le domaine de la marine militaire. À l'encontre de la thèse dite du « miracle » et de celle défendue par Y. Le Bohec de la préexistence d'une marine romaine de qualité, Cl. Vacanti propose de considérer que c'est bien la collaboration sicilienne qui permit aux Romains de se doter d'un instrument militaire naval capable de rivaliser avec celui des Carthaginois. Le savoir-faire sicilien en la matière – et particulièrement syracusain – fut un élément décisif pour la construction des quinquerèmes et pour l'ajout à ces dernières des corbeaux qui firent l'originalité de la flotte romaine. Cl. Vacanti propose d'attribuer cette combinaison à Archimède, sans qu'aucune source ne permette toutefois de l'assurer. La défaite de Drépane mit un terme aux victoires romaines sur mer, et les Romains évitèrent ensuite le terrain naval jusqu'à leur victoire des îles Égades. Toutefois, l'auteur estime que cette victoire de Drépane, ainsi que les victoires carthaginoises ultérieures doivent plus à des modifications apportées à leurs navires, suivant peut-être un modèle rhodien (pour gagner en rapidité et en manœuvrabilité), qu'à une supériorité absolue des Carthaginois. De la

même façon, la victoire romaine aux îles Égades s'expliquerait par une nouvelle évolution de la construction navale militaire, réalisée une fois de plus avec l'aide syracusaine. Cette aide sicilienne en matière navale ne fut pas que d'appui technique. Cl. Vacanti suggère en effet une participation plus directe de marins et de rameurs siciliens pour aider et former le reste des équipages, de même que la mise à disposition de certains chantiers navals. Il suppose aussi, tout en reconnaissant l'absence de source permettant d'étayer cette idée, l'existence d'une flotte « sicilienne » d'environ 60 navires, à dominante syracusaine, qui appuya Rome en s'occupant de la défense des côtes contre les razzias et qui pourrait être à l'origine de la flotte sicilienne attestée pour les périodes successives. L'appui sicilien à l'effort de guerre romain se manifesta également, selon Cl. Vacanti, dans trois autres domaines essentiels : la poliorcétique, l'approvisionnement et le renseignement. Sur ce dernier point, l'auteur livre des considérations intéressantes en présentant d'abord les capacités carthagiноises en la matière, puis la manière dont les cités siciliennes purent aider Rome à combler ses lacunes afin de pouvoir là aussi affronter Carthage. Au final, il s'agit d'un livre bien mené et bien écrit, qui propose une analyse originale de la première guerre punique. Le résultat en est convaincant dans l'ensemble, d'autant que l'auteur ne cache jamais les lacunes des sources quant à certaines de ses hypothèses. Cette collaboration des cités siciliennes apporta beaucoup à Rome et on regrettera peut-être simplement que cette belle démonstration s'achève sur une trop courte conclusion.

Thibaud LANFRANCHI

Giacomo MANGANARO, *Pace e guerra nella Sicilia tardo-ellenistica e romana (215 a.C.-14 d.C.). Ricerche storiche e numismatiche*. Bonn, Habelt, 2012. 1 vol. 20,5 x 28,5 cm, 170 p., 45 pl., 1 carte. (NOMISMATA, 7). Prix : 39 €. ISBN 978-3-7749-3771-0.

In un passo delle *Vite dei sofisti* (II 1, 547) Filostrato definisce i risparmi tesaurizzati νεκρός πλοῦτος e i contenitori in cui venivano occultati πλοῦτου δεσμωτήρια, testimoniandoci chiaramente, anche per l'antichità, l'idea secondo cui il denaro sottratto alla circolazione diviene qualcosa di inerte, e anticipando di secoli l'asserzione di Marx secondo cui: “Das Geld versteinert damit zum Schatz, und der Warenverkäufer wird Schatzbildner” (*Das Kapital. Kritik der politischen Ökonomie*, Hamburg, 1867; ediz. Berlin, 1947, p. 136). I motivi della tesaurizzazione nel mondo antico, e quindi della creazione di ripostigli monetali, compendiate nel noto passo del Digesto “*vel lucri causa vel metus vel custodiae*” (41.1.31.1.3), sono stati attentamente indagati dalla critica nelle loro implicazioni socio-economiche: basti pensare ad esempio alle interessanti connessioni che emergono con la legge (o le leggi) di Gresham, quando pezzi monetati di maggior valore intrinseco vengono messi da parte e sottratti appunto alla circolazione (M. Asolati, G. Gorini [a cura di], *I ritrovamenti monetali e la legge di Gresham*. Atti del III Congresso Internazionale di Numismatica e di Storia Monetaria, Padova 2006; su cui poi A. Savio, *Le tre cosiddette “leggi di Gresham”*, *RIN*, 109, 2008, p. 491-524). Gli storici dell'economia hanno spesso rilevato anche il ruolo che la continua e percepibile incertezza sul futuro diffusa nelle società antiche o sotto regimi instabili e violenti deve aver avuto nello spingere a nascondere una parte dei guadagni assicurandosi così quello che si può definire come un